

La saison de la psychanalyse

Quel est l'enseignement que nous délivre la psychanalyse — je veux dire l'expérience, *l'épreuve* de l'analyse ou, ce qui revient au même, l'épreuve de l'étranger — au point qu'on peut le tenir pour son enseignement principal et peut-être le seul ? C'est que le temps ne passe pas.

Conséquence : la psychanalyse n'est pas, ne peut pas être, de son temps. Elle est non d'un autre temps mais d'un temps autre. Elle est anachronique ou, mieux, suivant le mot de Nietzsche, intempestive. Elle est indifférente à l'air du temps.

Cette révélation d'un temps autre prend à revers toutes nos conceptions du temps : d'un temps cyclique, si nous considérons la rotation de notre planète ou le retour des saisons ; évolutif, si nous nous référons au développement des espèces et de l'organisme ; linéaire — non suivant une ligne droite mais suivant une ligne brisée — si nous retraçons le cours de l'histoire humaine. Elle contredit notre perception commune : celle des années qui filent entre nos doigts, celle de la vertigineuse chute du sable

dans le sablier, celle de nos jours et de leur rythme propre, celle de notre corps et de notre esprit quand nous les sentons gagner en vigueur ou décliner.

Pensons seulement au trouble qui est le nôtre quand l'historien nous confronte à l'extrême diversité des calendriers dans les civilisations anciennes¹ ou encore nous raconte la lente invention de l'horloge². Comment vivaient-ils donc, ceux qui ne comptaient pas le temps ou le comptaient autrement que nous ? Et imaginez le trouble qui est le mien — le décalage horaire allant de pair avec le décalage de continent.

Encore ne s'agit-il là que de différences dans l'ordre du temps, ou de variations dans les unités de mesure avec tout ce qu'une telle mesure suppose de maîtrise et impose d'astreintes. Que dire alors de la rencontre avec un *temps sans mesure* ? Nos patients la font, cette rencontre, parfois avec l'émotion d'une « première fois » qui condenserait toutes les autres, parfois avec une sorte d'accablement.

— Avec émotion quand soudain, sans préavis, émerge des coulisses une scène qui, tant la vivacité de sa survenue les saisit — de sa survenue plus que de son contenu —, ne se présente pas à eux ni à nous comme un souvenir, plus ou moins situable dans une chronologie, mais bel et bien comme une *apparition*, en affinité non avec l'hallucination mais avec l'hallucinatoire du rêve. La remontée, du fond d'un tiroir ou d'une boîte en carton, d'une photographie sans date, de ce qu'on appelait naguère un « instantané », peut produire un effet comparable. Voici que l'instant engendre un autre instant, plus chargé d'affect que le premier, car c'est maintenant tout un monde qui s'est déposé en lui. Voici un *passé présent* que j'anime au lieu de me sentir déterminé par lui. Conjointement perte et trouvaille (sous l'aspect d'une retrouvaille), ce retour en arrière me porte en avant.

Proust n'est pas loin.

— Avec accablement, comme en témoigne la plainte accusatrice, réitérée par cette patiente : « Quand je pense qu'à quarante ans j'en suis toujours là ! »

Là, c'est-à-dire dans un espace fermé, un huis-clos, une « quarantaine » où elle serait vouée à résider sans fin. *Là* où elle se montre à moi comme incarnant douloureusement ce titre : « Inhibition, symptôme et angoisse ». *Là*, aux prises avec la jouissance alcoolique d'une mère qu'elle ne cesse à travers moi de scruter, avec la séduction redoutable qu'exerce sur elle ce père intouchable³. Elle n'est rien d'autre que le réceptacle de ces figures-là, c'est avec elles qu'elle entretient un interminable débat, avec elles qu'elle parle ou, tout occupée par elles, qu'elle se tait, murée dans son silence, comme si elle avait renoncé une fois pour toutes à les modifier, qu'elle n'existait pas, elle, ou, plus radicalement, qu'elle était à la fois incluse dans et exclue de quelque « scène primitive » qui, étant par nature irréprésentable, ne pourrait être mise en acte que sous forme d'impulsions et d'une paralysie de la pensée. Car l'accouplement, ici, est celui de la pensée et d'une sexualité « sauvage », sans mesure. Accouplement, conjonction bien éloignés d'une quelconque érotisation de la pensée. Parler en public, pour cette femme, est obscène ; donner un coup de téléphone, une effraction. Entre elle et l'autre, à peine de paroi : une mince cloison, à la fois opaque et transparente. À ses enfants elle va transmettre — c'est sa conviction — la passion destructrice qui est en elle. De son analyste elle a cru, voulu croire, qu'il ne cherchait qu'à l'anéantir.

Le temps est figé, il refuse toute temporalité, autrement dit tout mouvement : « Quand je pense qu'à quarante ans j'en suis encore là ! » Elle est immobilisée devant la porte fermée.

Il y a là une autre forme de passé présent, où tout effet d'« après-coup » paraît inopérant. À jamais je suis cela : rien. Ce qui m'anime (mon âme) n'est pas mien. Au commencement, d'entrée de jeu, la « fin de partie ». Et puis, encore et encore, « soubresauts ». Tout au long, « empêchement ».

Beckett, cette fois, est proche.



Le rêve, déjà, avait appris à Freud que le temps n'est pas ce qu'on dit de lui. Il n'est pas irréversible, il ne suit pas son cours, lent tel le fleuve, comme le veut la tradition, ou à toute allure, telle une flèche qui traverse l'espace,

les deux images ayant en commun d'assigner une direction au temps. Le rêve, lui, tout à la fois régresse vers l'amont et galope vers l'aval. Il mêle les temps, les parcourt en tous sens, fait advenir des simultanités étranges, coexister des rythmes différents — il procède en accéléré ou dans un ralenti qui peut glacer d'effroi ou combler de beauté, il est signé aussi bien Mack Sennett que Bresson —, il donne vie aux morts, fait apparaître le disparu. Pour « délier » les représentations — ou disjoindre le signifiant du signifié — il faut d'abord que la déliaison s'exerce sur le temps. Oui, le rêve délie le temps.

Quand le rêve rêvé se muera en récit, même s'il continue à présenter des traits « absurdes » à l'égard de l'ordre du temps, il tentera de s'inscrire dans une logique temporelle : sa narration sera ponctuée de « avant », « après », de « et puis », « alors ». Il se verra doté d'un commencement, d'une fin, il s'organisera comme un film en séquences alors qu'un rêve, nous avons tendance à le méconnaître, n'est jamais que prélevé sur une série d'images, toutes données au *présent*. Du « il y a du rêve » nous passons, presque à notre insu, à « j'ai fait un rêve » et alors nous reprenons pied dans le temps, fût-ce en vacillant, quand le rêve ne s'est pas détaché de nous et persiste à nous imprégner.

Dans la cure, Freud, tout analyste, va se trouver confronté à une expérience du temps différente de celle du rêve, même si elle présente avec cette dernière quelques analogies. Cette expérience-là, Freud a eu plus de mal que dans le cas princeps du rêve à en reconnaître la spécificité. Elle est d'autant plus déconcertante qu'elle est effectivement double. Elle l'est dans ses fondements même. Elle nous contraint à *penser ensemble* — ce par quoi j'entends non concilier mais maintenir en tension — deux données qui se contredisent : d'un côté, l'existence d'un hors temps (l'inconscient *Zeitlos*), de l'autre, le temps de la séance, pour certains d'entre nous mesurée à la minute près, ainsi que la durée de la cure. « *How many analytic hours ?* », interrogent les tenants de la comptabilité ; c'est là, pour beaucoup, la question qui tient lieu de seul critère pour trancher entre ce qui est analyse et ce qui ne l'est pas !

Et puis, ne l'oublions pas, le rêve, bien avant Freud, a été, sous le beau nom de songe et de sa visitation, toujours et partout envisagé comme venant

d'ailleurs, abordé comme puissance et message obscurs, comme émanation de l'inconnu, quel que soit le nom qu'on donne à celui-ci : dieux, anges ou démons, organes du corps revendiquant leur droit à l'expression⁴, abysses ou... inconscient. L'étrangeté du rêve nous est familière. Elle est notre compagne, plus ou moins civilisée. Ce que le rêve porte de violence sexuelle et meurtrière, nous nous employons à le coloniser.

Mais faire la rencontre d'un temps *autre*, alors que nous sommes éveillés, parlant, raisonnant à l'occasion, à même de nous souvenir de notre passé, d'anticiper l'avenir, de les différencier l'un et l'autre du présent, c'est une affaire autrement troublante à quoi rien ne nous prépare. Nous voici sans repères.

Je m'aperçois qu'en me référant devant vous à ce temps autre sans parvenir à le circonscrire, y faisant seulement allusion en termes négatifs (ce qu'il n'est pas, ce en quoi il est différent), je ne fais sans doute que vous parler du transfert. Transfert dont l'adresse reste toujours incertaine, alors même que son existence ne fait pas de doute. Transfert dont nous n'ignorons pas qu'il excède la personne de l'analyste et qui n'est pas moins en excès par rapport à toute figure réelle ou imaginaire du passé. Transfert hors figure, hors temps et hors langage. Un mode d'agir, un *Agieren*, disait Freud.



Vous avez pu reconnaître dans ce que j'ai évoqué tout à l'heure à grands traits de deux formes de passé présent les deux orientations freudiennes concernant ce que produit la cure : remémoration, répétition. Ne nous hâtons pas pourtant de recourir à ces mots-là.

Freud, le plus souvent, a su donner des noms à ce qui n'en avait pas. Mais l'usage d'un langage est aussi son usure. Et le coauteur d'un « Vocabulaire », même si l'entreprise avait une visée opposée à celle qui prétendrait fixer le sens des mots, est peut-être plus sensible qu'un autre à cette usure, à cette inéluctable entropie.

Second motif, plus fort, pour ne pas nous précipiter sur les mots de notre vocabulaire : Freud aime les termes de la langue dont tout un chacun peut

disposer : c'est notre bien commun. Il n'en ignore pas les ressources, et « remémoration », « répétition » sont de ceux-là. Mais il en infléchit le sens, comme le font d'ailleurs tous ceux à qui on peut attribuer la création d'une œuvre de pensée ou d'une œuvre littéraire. À leur insu parfois, ils travaillent la langue, lui font souvent violence tout autant que la langue leur fait violence. (D'où, parenthèse, la difficulté inhérente à toute opération de traduction : insiste-t-on sur l'inflexion du sens, voire sur sa subversion, on va techniciser à outrance, forger une néolange, et alors on est proche d'une perversion de la langue ; tient-on, à l'inverse, à rester au plus près de la langue commune, on risque alors d'effacer la valeur propre d'emploi que l'œuvre, peu à peu, a assigné à tel ou tel terme. On connaît l'acuité polémique que ce débat sans fin a pris en France, à propos de Freud comme de Heidegger ou de Hegel.)

Remémoration donc. Que l'on se réfère aux premières cures relatées par Freud. Apparemment, c'est essentiellement de mémoire qu'il s'agit. L'hystérique souffre de réminiscences et est guérie par un travail de mémoire (*Erinnerungsarbeit*, lit-on dans le cas de Fraulein Elisabeth von R.), c'est-à-dire par une levée, en des vagues successives, de l'amnésie ou du refoulement qu'on peut alors tenir pour équivalents.

Certes les conceptions traditionnelles de la mémoire et de l'oubli se trouvent profondément modifiées par cette équivalence. Mais enfin nous restons là relativement fidèles à l'idéal utopique d'un Michelet (celui d'une « résurrection intégrale du passé », Michelet dont la vocation d'historien est née, alors qu'il était enfant, de la vision des « gisants » au Musée des monuments français — sa scène primitive à lui), ou proches de la démarche patiente et haletante d'un Proust voulant « incorporer le temps » (à défaut de sa mère...), ou encore de la passion minutieuse de l'archéologue pour son champ de fouilles, de la curiosité enquêteuse voire inquisitrice du fouineur d'archives. Autrement dit, la mémoire se complique mais elle n'en reste pas moins mémoire.

Cette complication — celles du système Y par rapport au système F de l'*Esquisse* — Freud s'y est vu confronté très tôt. Rappelons-nous le passage fameux des *Études sur l'hystérie* concernant l'organisation de la mémoire. Plusieurs modèles plus ou moins imagés sont alors proposés, dont celui-ci :

« Tout se passe, écrit Freud, comme si l'on dépouillait des archives tenues dans un ordre parfait⁵. » Mais cet ordre est soumis à des catégories multiples, comme peut l'être un fichier : classement chronologique, thématique, par mots-clés ou par degré d'accessibilité, etc. selon que l'on a affaire à des « usuels » (le conscient-préconscient) ou à des « incunables » (l'inconscient).

La conception plus élaborée de la trace mnésique inscrite dans des systèmes distincts et capable de se combiner avec d'autres traces, au support représentatif bien différent, est issue de cette métaphore de l'archive ; la théorie lacanienne du signifiant en dérive. Nous sommes là à mille lieues de la réminiscence, de toute évocation du souvenir toujours construit, tel le rêve dans son récit.

Parler de traces mnésiques, faire de la mémoire une combinaison (je ne dis pas une combinatoire), sans cesse remaniée de ces traces frappe de caducité la visée que Freud a jusqu'à fort tard assignée à la cure : « combler les lacunes de la mémoire », formule qu'il nous arrive pourtant de reprendre à notre compte, même si nous reconnaissons son inadéquation au travail de l'analyse.

Si nous voulons rester proches de la manière dont se déroule *effectivement* une analyse, nous devrions pareillement ne pas nous reconnaître dans cette autre formule qui propose comme objectif à la cure la « reconstruction de l'histoire du sujet ».

Ce que nous entendons par histoire, la psychanalyse l'a modifié tout autant que notre représentation de la mémoire. Déjà, pour les historiens d'aujourd'hui « faire de l'histoire » (titre des volumes collectifs dirigés par Pierre Nora), c'est construire le passé et le construire à partir des interrogations et des choix du présent (le jeune Raymond Aron avait démontré cela dès 1938 dans sa thèse). Découvrir que le patient s'invente des romans successifs, roman familial et mythe personnel, soutenir, avec Serge Videman, que l'analyste « construit » une histoire dans laquelle au bout du compte l'analysant se reconnaîtra, il n'y a pas là de quoi, me semble-t-il, différencier notre travail de celui des historiens qui savent depuis belle lurette que, même à s'en tenir strictement aux *faits* établis, leur

choix et leur enchaînement sont affaire d'interprétation, qu'il n'existe pas d'histoire sans construction et même, pour les plus hardis, que fiction et vérité vont de pair.

Pas d'histoires de vie chez Freud une fois devenu Freud, pas d'histoires de cas, tout au plus des histoires de la maladie ou, plus tard, avec « l'homme aux loups », ce titre : « Extrait de (littéralement : à partir de, *Aus*) l'histoire d'une névrose infantile ». Névrose infantile, et non de l'enfance, névrose à deviner, à faire apparaître de trace en trace : un effet de l'art... Et un « extrait de », non le tout, mais des fragments que seule l'analyse, parce qu'elle déconstruit d'abord, va pouvoir mettre en contact et faire concorder : puzzle, soit, mais sans « motif » à rejoindre et sans « rosebud » à la clé ; un réseau ferroviaire, si l'on veut, mais sous condition que de nouvelles voies s'ouvrent, qu'il y ait des butoirs, des erreurs d'aiguillage et même des déraillements ; un système nerveux mais qui n'aurait pas de centre. À chacun ses images de prédilection...

Étrange remémoration donc qui n'est pas celle d'événements, de scènes vécues (voir le sort que fait Freud au *rêve* de l'homme aux loups) et qui laisse dans l'indécidable la qualification de réel ou d'imaginaire. Si tout souvenir est un écran ce n'est pas parce que, comme un train, il peut toujours en cacher un autre mais bien parce qu'en lui viennent se déposer dans une forme, dans une représentation cadrée, cernée, à portée de vue, des traces, rien que des traces. Condensation, déplacement, travestissement du travail du rêve, incorporation du travail du deuil sont à l'œuvre dans ce que, incertains de ce que nous désignons par là, nous continuerons à appeler mémoire.

Étrange histoire aussi que celle qui porte sur des événements *psychiques* dont la rémanence n'est attestée que par leur actualisation en séance. Car la situation, le processus analytique produisent de l'événement autant que des effets de sens. Événement : ce qui advient. Le rêve : événement de la nuit. Le transfert : événement, accident de l'analyse. Exit, dans les deux cas, le temps mesurable, ordonné, le découpage passé-présent-avenir.

Aussi bien ne nous laissons-nous pas de redire avec Freud : « Les processus psychiques ne sont pas ordonnés temporellement, le temps ne les modifie

pas et la représentation du temps ne peut leur être appliquée⁶. » Notons bien : « La représentation du temps ». Cela n'implique pas que toute temporalité soit méconnue ou absente. Simplement, sur l'autre scène, un autre temps, le temps de l'autre...

La *répétition* maintenant. Qu'est-elle en son fond ? Nous pouvons aisément dire ce à quoi elle ne se réduit pas : à la constance des *habitus* et des traits de caractère, aux schèmes de comportement, à la prévalence de tel type de relation d'objet (orale, anale), à la permanence d'un mode de jouissance (masochique par exemple). « Les clichés, note Freud, se répètent régulièrement au cours de la vie⁷. » Repérer de tels clichés, éventuellement en faire prendre conscience au patient non seulement est inefficace mais peut être le plus sûr moyen de laisser hors d'atteinte le fantasme.

Ce qui se répète, je ne dis pas ce qui se ressasse, est ce qui n'a pas eu lieu, n'a pas trouvé son lieu et qui, n'ayant pas réussi à advenir n'a pas existé comme événement psychique. Le « non-lieu » en justice absout le sujet de ses actes. Là est le paradoxe de la répétition. On répète comme au théâtre mais dans l'absence, le vide de tout texte. On répète du hors texte, de l'incrusté, non de l'imprimé — ce qui est bien autre chose que les notes de bas de page ou les mots épars et les gribouillis inscrits dans les marges, qui sont, eux, autant de signes bénins du refoulé.

Au cœur de la contrainte à répéter je ne vois pas le résultat de la mise en échec de nos désirs et, en conséquence, du fait de leur inachèvement, l'exigence de les *repandre* — reprises de manège, reprises de couture. Si mise en échec il y a, c'est celle de la capacité de représentation elle-même.

Constat éprouvant pour Freud, qui met en cause toute sa conception de l'analyse « intéressante », celle qui, telle sa *Gratia*, avance et redonne vie, celle qui, de trace en trace, autorise interprétations, constructions et, aiguillonnée par l'Éros analytique, multiplie les trajets sur les réseaux associatifs, à travers vestiges et ruines. Oui, le constat est désenchanté qui ouvre l'« Au-delà du principe de plaisir » : « Voici pourquoi le patient répète dans le présent au lieu de se souvenir », « ce que préférerait le médecin », ajoute-t-il. Quel aveu !

Mais, s'il ne se souvenait pas, ce patient indigne, s'il ne parvenait pas à recueillir des « fragments du passé » moins parce que sa mémoire serait en défaut, sa volonté mauvaise, ou les puissances du refoulement trop actives, que pour un motif plus essentiel ? « Essentiel », c'est le mot, rare chez lui, qui vient à Freud dans ce constat désenchanté auquel je fais allusion : « Le malade ne peut pas se souvenir de tout ce qui est en lui refoulé et peut-être précisément pas de l'*essentiel*⁸. » Faut-il ici parler encore de refoulé ?

Un analyste qui cherchait à faire entendre à sa patiente, particulièrement « résistante », la réalité présente du refoulé lui dit quelque chose comme : « Vous voyez, c'est encore là, actif, *bien que* apparemment cela n'existe plus » (c'est-à-dire soit du passé, de l'oublié, du disparu). La patiente aussitôt rectifie : « Non, c'est là *parce que* ça n'existe pas. »

Un bref exemple pour me faire mieux entendre. « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. » Ainsi s'inaugure et se poursuit tout un temps l'analyse de cet homme. Pourtant il ne cesse de me fournir des preuves d'une mémoire exceptionnelle : pas une séance sans un récit de rêve d'une extrême précision et riche en détails, pas un appartement où il ait résidé dont il ne puisse faire l'inventaire, pas un nom de personne ou de ville, pas un titre de livre qui manque à l'appel, et jamais de mots qui achoppent. Il associe, j'écoute, intervins à l'occasion, nous ne sommes pas mécontents l'un de l'autre. Je me dis que je suis à merveille le conseil donné jadis aux analystes par Lacan : « Faites des mots croisés. » En fait, la « grille », c'est lui, mon patient, qui l'a astucieusement composée. Et mes mots à moi ne font que prendre place dans des cases toutes prêtes à les accueillir.

Progressivement je perçois comme une évidence que sa parole comme la mienne ne sont porteuses de rien, ne portent vers rien, qu'il n'y a d'autre présence en lui, en moi, que celle de l'absence. Tous ces mots enchaînés, tous ces lieux inventoriés, tous ces récits de rêves, tous ces épisodes rapportés de son histoire, n'ont d'autre fonction que de graviter autour de l'absence et d'en protéger l'accès. Un jour cette absence — qui avait à voir, vous l'aurez pressenti, avec une mère très tôt disparue, littéralement sans laisser de traces —, cette absence prit corps dans la séance. Comment ? L'étrange est que je l'ai oublié, non que cette analyse soit très ancienne mais comme si, bien que je crois avoir été dans quelque chose dans cette

incarnation dans l'actuel du disparu, je voulais demeurer à mon tour incapable de mettre en mots et en mémoire ce à quoi l'analyse avait pour la première fois donné consistance et vie en conjuguant dans un même temps perte et retrouvaille, le deuil et la rencontre sensible, la mort noire et le petit Éros.

Mon second exemple, je l'emprunte une fois encore aux premières pages d'*Au-delà*. Le cas le plus probant qui y est convoqué pour illustrer la contrainte à répéter n'est pas pour moi celui, si abondamment commenté, du *fort-da* où il faut voir, comme Lacan le premier l'a montré, le prototype d'une symbolisation et, partant, du langage. Là, si l'on peut dire, l'affaire est gagnée : la répétition n'a qu'un temps, l'enfant en question est bon pour l'analyse... Non, le cas le plus démonstratif, le plus rebelle, est celui de la névrose de destinée. Voyons-y une métaphore plus qu'une entité clinique bien définie. Destin, *Schicksal*, *Daimôn*, *Fatum* : dire, c'est faire, mais ce dire, ce faire ne sont pas les miens. J'accomplis un scénario dont je ne suis pas l'auteur. Il m'appartient de le répéter. Je ne saurais en être l'énonciateur, je ne parle pas, je suis parlé. D'où l'allure volontiers persécutive que revêt la plainte de ceux qui se sentent victimes d'un destin, même s'ils reconnaissent la part qu'ils y ont prise. Mais « allez donc dire aux Espagnols, écrivait Mérimée, qu'ils sont responsables de leurs malheurs. Ils n'en sont que trop convaincus. »

Tenons ensemble ces deux exemples, nommons-les *infans* et *fatum*, voyons-y deux cas de figure du non-parlant et posons l'hypothèse que le sujet de la répétition c'est le non-parlant.

N'assimilons pas l'*infans* au nourrisson, ce nouvel objet d'élection de tant de psychanalystes d'aujourd'hui. N'affirmons pas non plus que l'*infans* en est au « stade préverbal », qu'il est maintenu hors du langage. C'est fou ce qu'on peut lui parler, parler de lui, autour de lui. On ne fait que cela, l'*interpréter* — ses pleurs, ses cris, ses gestes, ses jeux⁹. Il se peut même qu'il se parle à lui-même comme mon patient. Seulement son monde de sensations, dans son désordre, dans son chaos, ses mouvements corporels faits d'élans et de retraits — prendre et rejeter —, les odeurs et les bruits, il ne peut pas les traduire en signes. L'*Hilflosigkeit* — l'état de détresse, le désarroi absolu, le « désêtre » (Lacan¹⁰) ou le « désaide » (les traducteurs

français des œuvres de Freud), c'est d'abord cela : ne pas trouver recours et secours dans le langage.

Le langage, toujours, pour chacun, est en deuil. Il est notre grand, notre permanent endeuillé. Mais *porter le deuil* peut s'entendre de deux manières. Soit comme le maintien, à tout prix, du lien d'amour et de haine avec l'objet perdu, soit comme transformation de la perte en absence. Dans le premier cas, le langage n'est plus que rupture inacceptable avec la « chose même », je n'ai pour lui que défiance hostile et je ne consens à en user qu'en le neutralisant, qu'en le réduisant à un rôle fonctionnel d'information et de communication. Dans le second cas, je me fie à son mouvement : en portant le deuil, il me porte aussi vers ce qui n'est pas lui, vers ce qui l'excède. L'amour, la poésie offrent cette chance... et l'analyse parfois.

À quoi s'emploie l'analyse ? À faire parler l'*infans*, à faire taire le *fatum*. À quoi tient le coup de génie de Freud ? Avoir inventé une *méthode* — association libre = *analuein* = déliaison = métier à détisser — et un *dispositif* — une parole allongée, analogue approximatif du rêve, susceptible d'échapper à la vigilance pour celui qui l'émet comme pour celui qui l'écoute et adressée à un destinataire non identifié, aussi présent qu'absent. Cette méthode et ce dispositif, sous condition qu'ils puissent demeurer instituant plus qu'institués, permettent au langage de n'être plus réduit aux *fonctions* qu'on se plaît à lui assigner. Par l'analyse, le langage est délié de toute fonction. Il est comme rendu à sa puissance et à son infirmité foncières. Il porte et déporte vers ce qui lui échappe. Il est transporté hors de lui, il est transfert.

Imaginons un instant qu'on puisse concevoir une cure sans transfert. L'herméneutique pourrait s'en donner à cœur joie mais il n'y aurait simplement pas d'analyse. Il y aurait du sens, mise en place convaincante d'une histoire, il y aurait interprétation, décodage, traduction, chasse et pêche fructueuses de signifiants, mais il n'y aurait pas de cinquième saison.

Le temps de l'*infans*, le temps de l'analyse est celui de la cinquième saison.



Qu'est-ce que la cinquième saison ? Jean Giraudoux l'évoque dans son roman *Bella*, en passant : « Là où il commande (cet "il", nous pourrions le désigner comme le fantasme, la fantaisie qui, dans sa toute-puissance imaginaire, défie la nature des choses), là où il commande, écrit Giraudoux, fleurit une cinquième saison qui donne des prunes au pommier, des framboises au chêne¹¹. » Mais c'est Pascal Quignard qui, plus récemment, a su lui conférer, en d'admirables pages, la portée qui nous intéresse. Il prête l'invention de la formule — car avec Quignard, on ne sait jamais ce qui est ou non de son cru : même chose en analyse, qui est de l'un ? qui est de l'autre ? — à un romancier oublié de l'Antiquité romaine — autrement dit, un de nos contemporains —, Caius Albucius Silus : « Il y a quelque chose qui n'appartient pas à l'ordre du temps et qui pourtant revient chaque année comme l'automne et comme l'hiver, comme le printemps et comme l'été. Quelque chose qui a ses fruits et qui a sa lumière¹². » Et Quignard commente ainsi : « Albucius renvoie à cette véritable avant-saison qui erre furtivement toute la vie, qui hante les saisons calendaires, qui visite un peu les activités du jour, souvent les sentiments, toujours le sommeil, par le biais des songes et des récits auxquels ils aboutissent dans cette espèce de souvenir verbal qu'on retient d'eux, en lui ôtant toute luminescence et toute fièvre. »

Saison anachronique, littéralement parlant, qui n'a pas d'existence en soi. Si elle « hante » les saisons calendaires, elle ne prend pas sa place dans leur succession naturelle, les exclut moins encore. Et Quignard poursuit : « Saison qui est étrangère non pas à tout langage mais au *tout du langage* [je souligne], étrangère au langage comme discours, étrangère à toute pensée très articulée. »

Cinquième saison : serait-ce un autre nom, plus évocateur, pour désigner l'inconscient freudien hors temps, que nous concevons à la fois *topiquement* comme système inusable, fonctionnant en circuit fermé, comme « lieu séparé », produit d'une division primordiale de l'âme en deux (refoulement originaire) et, *dynamiquement*, comme exerçant une attraction sur les autres systèmes, sur les autres saisons, attraction qui leur imprime un mouvement : l'inconscient comme circuit *ouvert*, cette fois. Ce qui nous retiendra surtout, c'est le lien qu'établissent les lignes que je viens de citer (mais c'est tout le chapitre qu'il aurait fallu lire et méditer

pour vous rendre sensibles à sa résonance) entre l'étrangeté au temps, mesurable, perceptible et l'étrangeté au *tout* du langage. Elles vont en effet de pair.

Paradoxe : nous mesurons le temps des séances, nous fixons leur nombre, leur jour et leur heure, nous indiquons les dates de leur interruption, etc. Le calendrier, le temps des horloges, on connaît aussi bien qu'un bon obsessionnel. Et pourtant ce que nous cherchons à atteindre, à faire venir, c'est le hors-temps. Les limites temporelles que nous imposons et que nous nous imposons nous paraissent être la condition de cet avènement.

Même paradoxe apparent en ce qui concerne le langage : nous invitons à tout dire — ce que le sens commun appellerait parler pour ne rien dire, pour dire en effet des riens que « le discours très articulé » met au rebut, ce rien ou ce trop qui nous constitue à l'origine (à chacun son *Big Bang*) — , et nous ne visons qu'une chose : que soit dit non seulement ce qui ne peut se proférer que là — secrets de toute nature, blessures de mémoire, plaisirs honteux, rêveries du grand Narcisse et fantasmes du petit Œdipe, symptômes et rituels cachés aux proches, que sais-je encore ? — mais surtout que soit dit ce qui n'est jamais parvenu à se dire en soi-même, étant à la limite du langage, tout comme la cinquième saison, pour reprendre une fois encore les mots d'Albucius Quignard, se trouve « juste à la limite du temps lui-même » ; elle en est le creux, « elle forme des trous et des poches dans l'univers du temps ».

Quand naguère nous objectivions des *stades* de développement (de la libido, du moi), quand aujourd'hui nous prétendons découvrir l'archaïque, le « mycénien » de la psyché (défenses, angoisses, imagos dites archaïques), quand nous confondons le plus ancien avec le plus « profond » ou le plus « vrai », quand nous cherchons à remonter toujours plus avant vers l'origine, le *Ur* (car qui, plus que le psychanalyste est animé par le fantasme des origines ?), il me semble que nous restons assujettis à une représentation du temps qui n'est pas celle que notre expérience de l'inconscient devrait susciter. Certes ce n'est pas la chronologie qui nous occupe alors et nous n'ignorons rien des effets de l'« après-coup » dans ses remaniements et déformations, mais c'est encore le dieu Chronos qui règne. Et avec lui le maître Logos.

Bien sûr, il est difficile, impossible peut-être, de transcrire en mots ce qui est hors des prises du Logos : le cri de notre entrée dans la vie, notre animalité précoce, la perversité et l'impudeur native dont nos rêves, parfois, dans leur détournement de la logique, nous transmettent quelque chose. Ce temps, cette « alogia » ne sont pas derrière nous. Ils sont une *source au présent*. Cette source vive, jamais tarie, Freud la nomme l'*infantile*. L'infantile est le sexuel indifférencié où peuvent coexister tendresse et sensualité, masculin et féminin, actif et passif ; non subordonné à une fonction, non lié à des organes spécifiques, il est totalement ignorant du principe de réalité et peut-être même insoumis au principe de plaisir qui implique une certaine finalité. Un sexuel sans principes.

Cet infantile est sans âge. Il ne correspond à aucun lieu, à aucun temps assignables. Il est l'autre nom de la cinquième saison.



On voit que cette formule me sert à détourner le sens du mot « saison » dans ce qu'il évoque à la fois de passager — l'été s'achève, voici l'automne — et de retour régulier — l'an prochain un autre été.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on proclame ici et là que la psychanalyse n'est plus de saison, qu'elle a fait son temps, voire qu'elle est moribonde ; l'âge de ses découvertes et du scandale — épistémologique, moral, social, religieux — serait révolu, on peut s'employer maintenant, tel l'ethnologue attentif aux sociétés en voie d'extinction, à en écrire l'histoire, en mettant de préférence l'accent sur les ténébreuses affaires de famille, ou à recueillir la moindre relique du fondateur : Freud a ses musées.

Écoutez ceci : « Toute la saison dernière, Einstein a été chez nous furieusement à la mode. Cet hiver-ci sera, je le crains, la saison Freud. » C'est signé Jules Romains et cela date de 1922, à une époque où l'œuvre freudienne était en France totalement inconnue et où aucun psychanalyste n'exerçait. Cela n'empêche pas de dénoncer l'engouement pour ce produit viennois incompatible avec le « génie latin », d'en prédire la fin imminente. Cette chanson-là, Freud l'a entendue et combien plus vindicative, il n'en

a pas tenu compte. Ou plutôt, s'il en a tenu compte, ce n'était pas pour riposter aux attaques de ses détracteurs mais pour répondre à la seule exigence de sa pensée. Depuis, les paroles — les arguments — ont changé ; à l'heure actuelle les neurosciences ont pris le relais, l'air de la chanson reste le même.

Le fait nouveau est que les psychanalystes sont à leur tour atteints, comme s'ils s'identifiaient à l'agresseur. On les entend multiplier les interrogations mélancoliques sur l'avenir de la psychanalyse, tout imprégnés qu'ils sont de l'avant-goût de sa disparition. Anxieusement, ils demandent, en cette ère de modernité à-tout-va : serions-nous les derniers dinosaures ? Après tout, pourquoi échapperions-nous à ce destin éphémère, à cette « passagèreté » sur laquelle Freud a écrit quelques pages émouvantes et sereines, écho, dit-on, d'un échange avec un « être sensible », Rainer Maria Rilke, au cours d'une promenade en montagne, à la belle saison : « Supposons, déclare-t-il, que vienne un temps où les tableaux et les statues que nous admirons aujourd'hui se soient désagrégés ou que vienne après nous une race d'hommes qui ne comprenne plus les œuvres de nos poètes et de nos penseurs [s'inclurait-il dans le lot ?], voire même une époque géologique où tout ce qui vit sur terre sera devenu muet. » Cette fois, c'est sur la *Verganglichkeit*, sur le temps qui passe, que Freud médite.

Certes, par les temps qui courent, les motifs ne manquent pas pour susciter notre inquiétude : triomphe arrogant et généralisé des techno-sciences appliquées aussi à l'humain, idéologie régnante de la rentabilité, des résultats objectivement vérifiables ; mainmise croissante de l'État ou de ses délégués (les organismes de Santé publique) ; corps morcelé de ce qui pouvait encore il y a peu s'appeler « communauté psychanalytique », entraînant crise et bureaucratisation croissante de l'I.P.A. contrainte de « serrer les boulons » pour n'inclure en son sein que les respectueux et les respectables ; prolifération des techniques psychothérapeutiques (il s'en invente une par semaine) qui, plus ou moins lointainement dérivées de la psychanalyse, prétendent faire plus efficace, plus vite, moins cher et, en prime, sont promesses de *salut* personnel et terrestre. J'abrège l'inventaire.

Mais le plus inquiétant n'est pas là, dans ces motifs externes. Il réside bien plutôt dans une crise de confiance qui gagne les psychanalystes eux-mêmes.

L'aléatoire de leur pratique où font défaut les « poteaux indicateurs¹³ », la dévaluation et la médiatisation de leurs concepts (Œdipe, castration, pulsion, fantasme, et même pulsion de mort), la diversité des théories concurrentes que leurs adeptes défendent et propagent becs et ongles, et puis, avouons-le, la suffisance de certains d'entre eux (ce « nous autres-psychanalystes » qui donnerait l'assurance d'appartenir à une espèce à part, en confondant alors une *position* éminemment précaire et une *fonction* par nature instable avec la permanence d'un *être*), tout cela semble induire une certaine morosité. Et alors il nous arrive de penser qu'effectivement la psychanalyse a ses jours comptés, que sa saison touche à sa fin, qu'elle est bien vieille — un siècle, cet amas de publications que nous consultons avec un appétit diminuant, ces colloques, ces congrès répétés... « quoi de nouveau ? » —, tout ce florilège de néo-concepts qui paraissent avant tout fabriqués pour satisfaire le narcissisme de leur auteur et se démarquer de son maître ou voisin... Je noircis le tableau ? À peine, écoutez ce qui s'échange à mi-voix.

Et puis voici qu'au cours d'une séance comme les autres une révélation se produit chez les deux protagonistes, qu'une porte s'ouvre, que des mots inouïs, qu'une émotion qui nous était inconnue surgissent, nous déportant au-delà des frontières de notre champ affectif coutumier, de notre code mental personnel, de notre dictionnaire privé, de notre géographie interne, voici qu'une pensée que nous ignorions avant qu'elle ne se formule nous vient d'on ne sait où, et alors l'analyse est la jeunesse même !

« Lorsque le deuil a renoncé à tout ce qu'il a perdu, il s'est également consumé lui-même et, dans la mesure où nous sommes encore jeunes et pleins de force, il remplace ses objets perdus par des objets nouveaux, si possible tout aussi précieux ou plus précieux. » C'est ainsi que Freud, qu'on taxe à la légère de « pessimisme », conclut sa méditation sur l'éphémère. Voilà de quoi nous guérir de la plainte et de la nostalgie (« La psychanalyse n'est plus ce qu'elle était »). Pour nous trouver des objets précieux, n'avons-nous pas à faire le deuil de notre objet perdu, cet objet qui n'existe précisément que par et pour la nostalgie ? Quant à l'objet précieux, seule l'impossibilité, la difficulté de toute analyse, dans sa singularité extrême, où s'échange le plus vif de notre être, peut nous l'offrir. Ça n'avance que là où ça résiste.



Un jour, j'ai provoqué quelque remous dans mon cercle en proférant cette injonction provoquante : « Analystes, analysants, ne croyez pas *en* la psychanalyse ! » Tout tenait, assurément, dans le *en*. Car, face à nos incrédules, nous avons nos croyants, les adversaires complices des premiers : ceux qui proclament leur *credo*. Celui qui croyait au ciel, celui qui n'y croyait pas ou plus, c'est souvent le même. Croire ou ne pas croire en la psychanalyse comme on croit ou ne croit pas en l'astrologie, a pu dire ironiquement Jean Laplanche. Est-ce vraiment la question ? Pour ceux qui la tiennent pour une « fausse science » ou une science non falsifiable (Popper et Co.), que rien ne peut démentir donc confirmer, la psychanalyse ne peut être effectivement qu'objet de croyance, avec ses dogmes, ses docteurs et ses appareils — c'est pourquoi Popper la compare au marxisme (ce qui, dans l'état des choses présent, n'arrange évidemment pas nos affaires...)

À coup sûr, elle n'est pas objet de savoir : aucun cours ne « formera » jamais un analyste, aucune interprétation n'est énoncée ou ne devrait l'être au nom d'un savoir. Et se proclamer le tenant d'un non-savoir serait circonstance aggravante. Car ériger un non-savoir en absolu n'est qu'une forme de savoir suprême, l'avatar ultime de la position du Maître, inexpugnable.

Elle est moins encore objet de croyance ou de son envers : l'incroyance. Qu'est-ce en effet que croire *en* ? S'en remettre à un autre — institution ou personne — qui s'identifie à la Vérité. Nous lui octroyons alors le privilège exorbitant de nous faire croire en l'incroyable. Le trouble, l'inquiétude féconde de la pensée, ce qui la met en mouvement, en échec aussi, n'ont plus lieu d'être¹⁴. Le psychanalyste est exposé à ce risque, s'il s'assimile à l'objet de son investigation — l'inconscient et ses formations —, s'il confond le latent avec le vrai, en un mot : s'il se prend pour un psychanalyste.

Voilà qui me permettra de prévenir un éventuel malentendu. En faisant appel tout au long de cet exposé, directement ou indirectement, à la

« cinquième saison », je me suis refusé à lui assigner une place, à lui conférer un statut de réalité — ou alors la réalité d'une ligne d'horizon. Horizon, *dixit* le dictionnaire : « Ligne où se termine notre vue, où le ciel et la terre ou la mer semblent se rejoindre. » On avance vers cette ligne, on ne saurait y résider. Elle indique un mouvement vers, elle ne définit ni un lieu ni un temps. Croire — revoici la croyance — qu'on peut s'y installer à demeure et se l'approprier, qu'en elle pourraient s'incarner nos désirs est un leurre, relève de la magie. La définition du dictionnaire le dit bien : « semblent se rejoindre ». Autrement dit, la cinquième saison n'est pas une *substance*. L'inconscient non plus. Le hors temps qu'elle figure en illuminant, en enfiévrant et en creusant les saisons calendaires n'a d'autre raison que d'*ouvrir* le temps. Elle n'a pas le pouvoir de transformer en harmonie le désordre, le jeu des contraires, l'ambivalence foncière de l'humain. Ce serait la grande illusion.

Revenons à la cure. L'amour de transfert — que je préférerais nommer passion tout entière « à sa proie attachée » et à même de se retourner en haine, et qui peut être latéral quand l'analyse le met en route — vise à confirmer que la cinquième saison existe bel et bien *en soi*, qu'on y a enfin accès, que l'exigence de l'amour infantile, dont Freud disait qu'il était, tel celui du névrosé, exclusif, insatiable, impatient (« tout, tout de suite »), ne connaissant ni mesure ni limites et ne se contentant pas de fragments, peut y être pleinement assouvie, *comblée*, sans reste.

Mais l'amour de transfert, qu'il se déclare ou, plus irréductible, qu'il demeure insidieux, n'est pas le transfert. Celui-ci se « devine », il ne se déclare pas, tout comme la névrose infantile doit se deviner sous la névrose manifeste.

Le transfert — je parle du transfert analytique, car il en existe bien d'autres : nous transférons sur nos professeurs, de philosophie ou de gymnastique, nos médecins, nos patrons et déjà sur nos parents qui s'offrent comme cible inaugurale du désordre de nos motions pulsionnelles — le transfert, lui, est mouvement. Il peut certes se fixer un temps. Nous connaissons des périodes de bonace, annonciatrices d'orages, mais la navigation reprendra un jour ou l'autre, la traversée se poursuivra car, s'il est bien vrai que le transfert est une adresse, son destinataire est

toujours autre. Le rendez-vous avec l'analyste consiste à faire le tour des rendez-vous manqués. La perlaboration (*Durcharbeiten*), le « temps pour comprendre » ne sont à mes yeux rien d'autre que ce travail du transfert, « travail », ici, échappant, bien entendu, comme dans toutes les occurrences freudiennes (travail du rêve, des pulsions, du deuil, de la culture, qui chacun, ont leur *temps* propre) à toute maîtrise consciente. C'est ce travail-là qui donne au temps son épaisseur.



J'espère avoir fait percevoir qu'en tentant d'évoquer le hors du cours du temps (mais en respectant à peu près mon temps de parole) et le hors du tout du langage (mais en accordant crédit aux mots), je n'ai attribué de forme substantielle ni à l'un ni à l'autre.

Permettez-moi de maintenir, pour conclure, ma provocation de naguère : « Ne croyez pas *en* la psychanalyse, ne croyez pas *en* la cinquième saison, mais fiez-vous sans réserve à la force d'attraction qu'elle exerce sur vous, à son pouvoir d'animer, d'aimer le mouvement de la pensée. »

Qu'elle soit invisible, cette saison pourtant porteuse d'ombre et de lumière, « ça n'empêche pas d'exister », comme disait Charcot, qui fut pourtant un grand « visuel ».

Ce mot des commencements de la psychanalyse sera le mot de la fin... ou mieux, d'un nouveau commencement, de ceux qui ne connaissent pas de fin, puisqu'ils portent en eux l'inachèvement.



NOTES

NDLR- Ce texte a été présenté lors du Congrès de la Société canadienne de psychanalyse, à Montréal, en juin 1992.

1. Cf. Krzysztof Pomian, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.
2. Cf. David S. Landes, *L'heure qu'il est*, Paris, Gallimard, 1987.
3. Un père qui ne séduit pas sa fille et n'est pas séduit par elle est sans doute moins toxique mais sûrement plus mortifiant (le dédain) qu'un père ouvertement séducteur.
4. Je pense à un patient pour qui la « fabrique » de ses rêves est son intestin.
5. S. Freud, « Psychothérapie de l'hystérie », in *Études sur l'hystérie*, Paris, P.U.F., 1981, p. 233.
6. —, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », p. 96.
7. —, « La dynamique du transfert », *G.W. VIII*, p. 365.
8. —, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, p. 57. (Je souligne.)
9. Au point qu'on peut se poser la question : notre désir thérapeutique — que nous récusons trop souvent, le tenant pour suspect (voir ce qui est arrivé à Ferenczi) ne serait-il pas issu de l'enfance (guérir la « folie maternelle ») et notre désir d'analyste issu de l'identification à la nécessité maternelle d'« interpréter » son enfant ?
10. « Au terme de l'analyse didactique, le sujet doit atteindre et connaître le champ et le niveau de l'expérience du désarroi absolu. », *Le Séminaire, VII*, Paris, Seuil, 1986.
11. Jean Giraudoux, *Œuvres romanesques complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 901. Je dois à Michel Gribinski de m'avoir signalé ce passage. Ajoutons qu'un recueil, posthume, du poète Jacques Prévert a pour titre *La cinquième saison*.
12. Pascal Quignard, *Albucius*, Paris, P.O.L., 1990, p. 30.
13. L'expression est de Freud.
14. J'ai traité plus longuement de la question du savoir et de la croyance, de leur opposition et de leur interrelation in *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, p. 109-122.